

Actualité

Dans le contexte difficile d'une pandémie mondiale, l'édition 2020 du **FESTIVAL DE VENISE** a couronné le beau *Nomadland* de Chloé Zhao. Mais c'est aux marges de la compétition que l'on pouvait glaner des pépites comme le dernier film de Quentin Dupieux et un dialogue ente Dennis Hopper et Orson Welles

TEXTE Bruno Deruisseau

BILAN D'UNE MOSTRA MASQUÉE

A QUOI RESSEMBLE UNE GRANDE MANIFESTATION CULTURELLE SE DÉROULANT EN PLEINE ÉPIDÉMIE MONDIALE?

C'est à cette question, plus qu'à toutes autres, que devait répondre cette 77^e édition de la Mostra de Venise, premier événement culturel de rayonnement international à se tenir dans ce monde sous Covid. Au prix de mesures sanitaires draconiennes (port du masque obligatoire en toute situation, billet uniquement dématérialisé, siège d'écart entre chaque spectateur-trice, caméras thermiques, *checkpoints* où l'on vous met en joue pour vérifier votre température à chaque passage, division du nombre d'accrédité-es par deux, interdiction des fêtes), le festival a pu se dérouler dans un climat pour le moins étrange. Un malaise, prévisible, était palpable dès la cérémonie d'ouverture : tapis rouge quasi désert, dents blanches et sourires pulpés tapis sous les *mascherine* et salle logiquement à moitié vide. Pour l'ambiance, il faudra repasser dans le monde suivant. Dans celui du jour, on se satisfait déjà d'être là, malgré tout.

Dans un tel contexte, force est de constater que le festival en tant qu'expérience collective et en tant que célébration est fortement mis à mal. Sans que l'on puisse savoir si, de bulle protégée, le festival est devenu un cluster en puissance : une atmosphère de méfiance régnait dans les travées du Lido, extraordinairement calmes et complètement désertes après minuit. En fait, cette Mostra ressemblait plus au salon du cinéma mondial, c'est-à-dire un espace avant tout à visée d'exposition des nouveautés pour la profession, qu'à un festival, c'est-à-dire un lieu où le cinéma se vend mais aussi se fête et se partage.

Comme attendu, c'est **Nomadland**, de la réalisatrice américaine Chloé Zhao, qui a remporté le Lion d'or décerné par le jury présidé par Cate Blanchett. Après Margarethe von Trotta, Agnès Varda, Mira Nair et Sofia Coppola, elle devient ainsi la cinquième cinéaste à le remporter, pour son troisième film – après les très beaux *Les chansons que mes frères m'ont apprises* (2015) et *The Rider* (2017). Le film suit le déclassé social d'une sexagénaire, incarnée par Frances McDormand, qui se retrouve à vivre sur les routes du Grand Ouest américain, telle une nomade d'un nouveau genre. Le film cochant toutes les cases d'un futur lauréat. Porté par une actrice reconnue et produit par un grand studio américain, *Nomadland* narre, à l'instar du *Joker*

et de *Roma*, les deux derniers Lion d'or, le sort réservé aux personnes mises à la marge de la société. De plus, il faisait figure d'alléchant produit d'appel dans une compétition officielle un peu terne. Avec ce prix, qui lance la saison des récompenses du cinéma américain, Chloé Zhao renforce son statut de nouvelle coqueluche d'Hollywood et fait de son film l'un des favoris dans la course aux Oscars. Outre *Nomadland*, qui devrait arriver sur nos écrans le 30 décembre, elle est également aux manettes du film de superhéros qu'on a le plus hâte de voir, *Eternals*, dont la sortie est prévue pour début 2021.

Le reste du palmarès a notamment sacré **New Order**, du Mexicain Michel Franco, et **Wife of a Spy** de Kiyoshi Kurosawa, sans doute les deux auteurs les plus reconnus de la sélection officielle, avec Amos Gitai et Nicole Garcia, qui sont, eux-elles, reparti-es bredouilles. On regrette en revanche qu'il en soit de même pour le puissant documentaire de Gianfranco Rosi, *Notturmo*. Portrait en pointillés de la guerre civile, le film réussit là où de nombreux films vus cette année à Venise (**Pieces of a Woman** de Kornél Mundruczó, **Quo Vadis, Aida?** de Jasmila Žbanic, **Amants** de Nicole Garcia, **Laila in Haifa** d'Amos Gitai) échouaient : représenter la violence du monde sans que la mise en scène y puise ses artifices, dépeindre la cruauté tout en n'étant jamais cruel-le, en faisant toujours gagner un regard humaniste contre son pendant misanthrope.

Si certains films des compétitions parallèles ont retenu notre attention – notamment **Saint Narcisse**, le nouveau film de Bruce LaBruce, **Residue** de Merawi Gerima, un premier film politique puissant sur les inégalités raciales aux Etats-Unis, et **The Wasteland** d'Ahmad Bahrami, un film iranien placé sous influence de Béla Tarr et très justement récompensé à Orizzonti par la présidente de son jury Claire Denis – c'est hors compétition qu'il fallait se rendre pour voir les plus beaux films de cette édition.

D'abord avec le nouveau film de Quentin Dupieux, **Mandibules**. Après *Le Daim* (2019), le compositeur du morceau d'electro culte *Vous êtes des animaux* poursuit son exploration du bestiaire cinématographique avec cette comédie ultra-réussie. Alors qu'ils sont chargés d'une transaction douteuse, deux losers désargentés (Grégoire Ludig et David



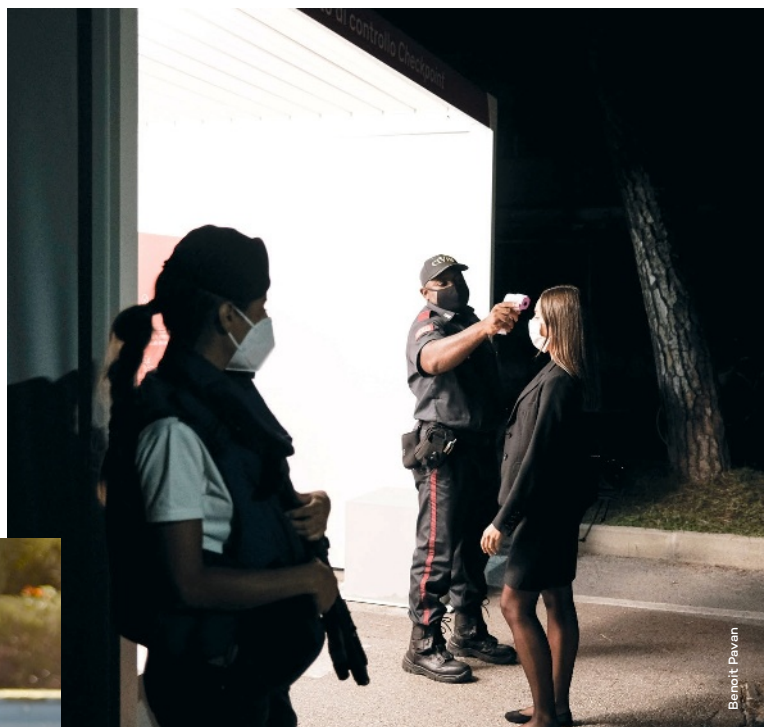
Frances McDormand dans *Nomadland* de Chloé Zhao

Courtesy of Searchlight Pictures/20th Century Studios



Mandibules de Quentin Dupieux

Memento Films Distribution



Benoit Pavan

Ambiance particulière : les contrôles de température à l'aide d'un pistolet thermique

Marsais, le duo du Palmashow) découvrent dans le coffre de la voiture qu'ils ont volé une mouche géante qu'ils décident d'appivoiser. Au terme d'une suite de péripéties aussi rocambolesques qu'hilarantes, ils se retrouvent dans la maison de vacances d'une bande d'amis interprétés par India Hair, Roméo Elvis, Coralie Russier et Adèle Exarchopoulos (géniale dans le rôle à contre-emploi d'une personne atteinte d'un trouble du langage). Le réalisateur français y poursuit le mouvement d'assèchement de son cinéma déjà à l'œuvre dans *Le Daim*. Dégraissé de tout arc méta, épuré de la mécanique du rire obtenu par l'entremise du malaise et de l'absurde, sa mise en scène gagne en fluidité et en limpidité, tout en ne perdant rien de son anticonformisme. Le film regorge de trouvailles comiques, comme ce *fist bump* taureau que le duo d'humoristes décline à toutes les sauces et dont on imagine qu'il rentrera dans les usages des futur-es spectateur-trices du film. On a le sentiment que, plus que dans tout autre de ses films, Quentin Dupieux a dans *Mandibules* offert à ses acteur-trices un écran où leur talent comique se déploie comme jamais auparavant.

Le véritable choc de ce festival aura été un film inédit datant de 1970 : **Hopper/Welles**, réalisé par l'auteur de *Citizen Kane*. Monté par les mêmes producteurs que *The Other Side of the Wind*, le film est en fait une captation d'une conversation de plus de deux heures entre le maître et le jeune chien fou du cinéma américain, un soir de novembre 1970 à Los Angeles. Le dispositif du film est déjà en soi fascinant. Plusieurs caméras placées autour d'une table de salon filment le visage de Dennis Hopper en continu, sans qu'on ne voie jamais Orson Welles. Il n'est présent qu'à travers sa voix, autoritaire et profonde.

Lorsque la pellicule d'une caméra arrive au bout, on refait un clap devant le visage de Dennis et une autre caméra prend le relais, sur un autre axe. Sorte de faux plan séquence (puisque le temps du film est précisément égal à celui de projection), cette mise en scène raconte bien l'ambition d'Orson Welles : tourner autour de Dennis Hopper, pour tenter de le cerner, de pourquoi pas le faire tomber aussi. On sent qu'Orson se projette un peu en Dennis. Les deux hommes sont deux figures de révolutionnaires de leur temps, ont bousculé Hollywood avec leur premier film, *Citizen Kane*, en 1941 et à seulement 26 ans, pour Orson, *Easy Rider* en 1969, à 33 ans, pour Dennis. *Hopper/Welles*, ce sont deux modernités qui discutent entre elles, tentant de se piéger autant que de se séduire.

Tour à tour journaliste et professeur, Orson Welles questionne Dennis Hopper sur son rapport au cinéma.

Au fil de la discussion s'égrènent des interrogations aussi ludiques et stimulantes : en quoi le réalisateur-dieu s'oppose-t-il au réalisateur-magicien, est-il possible qu'un film change la société... Machine théorique hyperdense, le film capte aussi la trivialité d'une discussion intime, les ressorts d'une complicité faite de plaisanteries et de pirouettes rhétoriques, l'ivresse de Dennis qui finit par gagner contre la sévérité d'Orson. Si ce geste de cinéma minimaliste nous a tant ému-es, c'est aussi peut-être parce que le cinéma y est vu comme un pur espace d'échange, sans geste barrière, et un échange totalement dévolu à l'observation d'un visage, de ses traits et de son sourire, d'un visage démasqué, au propre comme au figuré, deux choses qui nous ont trop manqué durant ce festival. ●